

**Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
en visioconférence depuis Milan, 17 juin 2020**

Textes de référence : J. Carrón, Introduction « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? et L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, chapitre 1. « L'événement chrétien comme rencontre » et 2 « La permanence de l'événement dans l'histoire » (pp. 15-118).

- *Marta, Marta*

Gloire au Père

Bonsoir à tous. Notre thème est l'*Introduction* du nouveau texte que je prépare et sur lequel nous avons déjà commencé à travailler. Le texte est lié avec tout ce que nous sommes en train de vivre (c'est beau de voir comment il nous interpelle constamment) et avec la provocation qui vient de *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*. Donc, commençons.

Après avoir vécu une expérience difficile, j'ai compris que le fait de vivre pleinement et sereinement la vie ne peut pas dépendre des circonstances. Elles peuvent ne pas m'être favorables. Alors qu'est-ce que je fais ? Je ferai ce qu'il faut pour qu'elles changent "parce que j'irai mieux comme ça". En attendant, je vis en apnée, en m'accrochant. Mais il se peut que les choses ne se résolvent pas. Et même si elles se résolvait, je crains que cela ne soit pas suffisant. Qui a dit que les choses devaient ressembler à une comédie américaine ? Cela pourrait ressembler à une tragédie grecque ! Et alors ? Sommes-nous destinés à vivre dans la tristesse ? Je ne peux pas y croire ! C'est pourquoi, poussé par la réalité dans laquelle je me trouve, je désire accepter l'invitation du mouvement à « vivre toujours intensément le réel » comme « itinéraire vers la signification ultime ». Le réel !!! Pas le rêve, ni l'illusion de ce qui arrivera ou les regrets de ce qui a été. Je voudrais comprendre à ce stade ce que signifie concrètement ce « vivre toujours intensément le réel » dans ma vie, dans mon quotidien. Je ne veux pas que cela devienne un slogan vide de sens. Il ne s'agit évidemment pas que la réalité me plaise : si elle est hostile, elle est hostile et c'est tout. Certains amis m'ont suggéré de voir le côté positif. Mais qu'y-a-t-il de positif dans une situation qui s'embrouille chaque jour un peu plus ? Ce n'est pas cela le chemin : la réalité pourrait même ne pas avoir une seule lueur de positivité, entendue comme "plaisir" dans les circonstances. Il ne s'agit pas non plus d'ajouter une plus grande dévotion qui ressemble parfois à un pansement mis a posteriori. Alors, que signifie « vivre toujours intensément le réel » ? Quel est le chemin ? Sur quoi dois-je me concentrer ?

Nous commençons le parcours de ce soir avec cette question parce que les circonstances nous mettent tous au défi et cela ne nous suffit pas, nous ne nous contentons pas de les vivre de n'importe quelle façon : nous voulons les vivre au mieux, pas seulement en répétant un slogan aussi vrai que « vivre toujours intensément le réel » ou en suivant le conseil de regarder le côté positif quand, en de nombreuses occasions, il semble n'y avoir aucune lueur de positivité. Plutôt que de te répondre de façon théorique, avec une explication, ce soir nous faisons ensemble un parcours pour découvrir chemin faisant, à travers les interventions, en ajoutant un élément à la fois, ce que signifie dans les faits « vivre toujours intensément le réel » (L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 160).

« Il y a Quelqu'un qui embrasse notre cri ». Je vois le risque de réduire cette étreinte à quelque chose de sentimental, avec comme conséquence que si je ne le "ressens" pas, alors je me "sens" abandonnée et l'obscurité avance. Récemment, dans une certaine circonstance, j'ai découvert mon immaturité : à cinquante ans bien sonnés, être encore comme ça est humiliant. La foule qui vit en moi essayait de me faire taire : « Laisse tomber, vas-y, ce n'est pas cela qui est ta consistance ». Oui, même avec des mots importants, vrais, la foule en moi et hors de moi, peut crier pour me faire taire, se fatigant face à ma limite, ou elle peut l'embrasser d'une manière sentimentale qui ne sert à rien.

Moi, j'ai besoin de confier ma pauvreté, ma mesquinerie et ma répugnance entre les mains de quelqu'un avec un prénom et un nom, à quelqu'un qui voit mon désir de ne pas rester coincée dans ma limite. Et donc qui regarde (et m'aide à regarder) ma limite comme une occasion pour cheminer. J'ai pensé alors que l'étreinte de mon cri est la façon de me conduire pas après pas vers l'accomplissement en partant du point où j'en suis, à travers toutes les circonstances et mes réactions face à celles-ci. J'aimerais que tu approfondisses la question de l'étreinte du cri. Merci pour ton amitié.

Vous voyez ? Nous entendons cette phrase - « Il y a Quelqu'un qui embrasse notre cri » - et nous pouvons la percevoir comme sentimentale, en la réduisant au contrecoup sentimental qu'elle provoque. Mais il est évident que cela ne correspond pas à notre urgence, à notre cri. Alors, on se demande : comment ne pas réduire l'étreinte à quelque chose de sentimental ? Autrement – comme tu le dis – on reste à la merci de la foule qui est en nous et hors de nous, comme si on vivait ballotté par toutes les choses autour de nous. Tu veux confier toute ta pauvreté entre les mains de quelqu'un. Pourquoi ? Parce que tu as besoin de quelqu'un qui te conduise, pas après pas, vers ton accomplissement. L'ami, juste avant, voulait comprendre ce que signifie « vivre toujours intensément le réel » et, toi, maintenant, tu observes que l'étreinte la plus grande dont tu as vraiment besoin est celle de quelqu'un qui te montre une façon de vivre les circonstances comme une occasion pour te construire. Il s'agit, en fait, de percevoir une étreinte sans devoir sortir des circonstances dans lesquelles on se trouve. Et ainsi, avec ce désir qui est le tien, tu commences à faire un chemin qui t'amène à reconnaître Quelqu'un qui t'embrasse, pas de manière sentimentale, mais réelle, en dépassant la réduction dont tu as parlé.

En ce moment, comme beaucoup, j'ai été obligé de m'arrêter. Et dire que je suis aussi à la retraite, je devrais y être habitué alors que non ! L'arrêt forcé m'a fait reconnaître qu'avant je ne voyais rien. Après cinquante ans dans le mouvement, je découvre aujourd'hui que j'ai tout vécu comme si ce n'était rien, apprenant par cœur les discours et profitant de la compagnie à ma convenance. Car à l'épreuve de ce qui détermine ma journée, maintenant que je n'ai plus aucune reconnaissance, je dois admettre que la tentative de consolation de la performance est désespérée, elle me laisse toujours affamé et vide. Mais, je me demande : « De quel manque est ce manque ? » comme tu nous le rappelais en citant Mario Luzi. Je ne peux pas tricher car je comprends que mon attitude est de fuir la réalité en rêvant ou en faisant des hypothèses, en vivant aujourd'hui mais en pensant toujours à après, donc en ne vivant jamais l'instant. C'est vraiment le néant qui règne. Et même dès le matin, je me lève en colère à cause d'une attente non attendue. Est-ce cela le nihilisme ? Est-ce pour cela que ma demande de voir et de goûter la présence du Christ demeure toujours sans réponse ? Je comprends que rien ne m'est utile sauf Lui, mais pendant que j'y pense, je pars déjà avec mon projet. C'est ce genre de pathologie qui me bouleverse et je te demande : comment le cœur peut-il être ici, pas là-bas, mais ici où le Seigneur m'a mis ? Comment En faire l'expérience ? En disant oui à quoi ? Aux faits du jour apparemment si ternes, ou bien, à l'opposé, à mes attentes ? C'est cela dire oui ?

Merci mon ami car ce que tu nous dis peut être reconnu dans de nombreuses occasions, aussi par chacun de nous tellement c'est vrai. Nous pouvons rester pendant des années dans le mouvement en apprenant par cœur des discours et en appréciant la compagnie, mais ce que tu dis apparaît en vérifiant ce qui détermine notre journée. C'est pour cela qu'il n'est pas évident que toi, comme l'amie qui t'a précédé, tu désires faire un chemin. Il n'est pas évident que nous ne nous contentions pas de répéter certaines paroles ou de faire des tentatives qui nous consolent et nous laissent encore plus vides et affamés, mais que nous désirons quelque chose qui réponde vraiment à toute l'urgence de notre cœur. Et le fait que nous puissions tricher en dit long sur la réalité de cette urgence. Tu te rends compte que ton attitude est celle de fuir la réalité en rêvant ou de vivre en pensant toujours à après ; c'est une incapacité à vivre le réel que nous percevons bien souvent en nous-mêmes, en étant toujours "hors", en rêvant toujours à quelque chose d'autre. Un personnage de Graham Greene nous le rappelle : « Pour moi, le présent n'est jamais ici » (G. Greene, *La fin d'une liaison*, Robert Laffont, Paris 1952, p. 119). La réalité se résume à quelque chose qui s'est déjà produit ou qui doit encore arriver, mais

n'est jamais – comme tu le dis – « ici » c'est cette situation que nous essayons de décrire avec le mot « nihilisme » ; s'il ne vous plaît pas, utilisez-en un autre, mais la réalité ne change pas : ballottés ici et là sans savoir comment s'en sortir. Et même penser au mot « Jésus » ne peut suffire. Avec quelle impressionnante lucidité tu as dit : « Je comprends que rien ne m'est utile sauf Lui, mais pendant que j'y pense, je pars déjà avec mon projet », comme s'il n'existait pas un seul instant où ce nom avait une prise totale sur nous. Alors, surgit la question : « Comment En faire l'expérience ? En disant oui à quoi ? » Nous le découvrirons petit à petit.

Je te remercie pour la compagnie que tu nous fais en cette période avec tous les instruments que tu nous offres pour travailler sur nous et ne pas nous laisser vivoter. Une question sur le désir est née. « Plus le nihilisme avance et plus il devient évident qu'il est impossible de vivre sans un sens, plus le désir indestructible d'être voulus, d'être aimés, se fait sentir ». Dans l'Introduction tu dis que ce qui vainc le nihilisme est ce désir qui ne s'éteint pas. Si je me regarde, je me rends compte qu'en moi ce désir absolu se manifeste dans la vie quotidienne dans pleins de petits désirs liés aux circonstances que je vis : le besoin d'être soi-même au travail, que cette personne te regarde, qu'étudier puisse avoir un sens, que cette relation difficile soit sauvée. Souvent, il est cependant plus facile de faire prévaloir ses objections, ses excuses pour ne pas céder à ces petits désirs parfois agaçants. Il est plus facile de se laisser emporter par les circonstances de la journée sans s'embêter. Je vois qu'écouter et suivre ses propres désirs demande un risque, une implication, un effort par rapport à ses propres blessures et à ce qui est urgent. Mais souvent, j'ai peur. Ou tout simplement je n'en ai pas envie. C'est pour cela que je te demande : qu'est-ce qui permet de ne pas avoir peur de son propre désir ? Parce que je sais que quand je prends le risque et que je cède, je suis plus heureuse !

Tu ajoutes un élément à tout ce que nous sommes en train de dire car tu commences à te rendre compte que, malgré les choses que tu racontes, il y a quelque chose qui résiste : le désir ne s'éteint pas ; et tu as l'intuition aussi que ceci est très significatif pour toi. D'une part, tu vois émerger tout ton désir, mais d'autre part, parfois, tu en as peur. C'est impressionnant ! Quand quelqu'un décrit son expérience, s'il fait attention, petit à petit la structure du moi émerge. Alors, qu'est-ce qui nous permet de ne pas avoir peur du désir ?

Je dois raconter une découverte concernant cette période qui m'enthousiasme. Lorsque j'ai lu le 3^{ème} paragraphe de l'Introduction, après le début sur le nihilisme, je m'attendais à ce que la reconquête vienne de l'irruption de quelque chose comme un événement, une rencontre. C'est pourquoi, j'ai été déconcertée par ton affirmation : « Quelle est alors la première action de l'homme qui ne veut pas vivre en fuyant un problème qu'il ne sait pas résoudre ? C'est le fait de reconnaître, au cœur de ce contexte de vide de sens, qu'il y a quelque chose d'irréductible, qui résiste au nihilisme, [...]. Qu'est-ce qui résiste ? Mon moi, irréductible. » comme l'illustre Michel Houellebecq. J'étais touchée que tu dises que c'est le premier pas car je ne dirais pas ça, je ne ressentirais pas ça comme le premier pas. Le lire m'a donc vraiment surprise, comme pour le titre du paragraphe – « La surprise » - l'affirmait. Ce qui est intéressant c'est que c'est un épisode qui m'a fait comprendre la portée de la question. Le lendemain après avoir lu ce passage, le dimanche, je suis allée pique-niquer avec quelques amis. Cela faisait si longtemps que nous ne nous voyions pas et nous avions envie de nous voir. A un certain moment, l'un de nous dit : « Oh non, demain je dois retourner au bureau ! ». Cette déclaration que j'ai entendue des milliers de fois et que j'ai dite aussi à maintes reprises, m'a soudain frappée : voilà – ai-je pensé – nous disons une phrase comme celle-ci et nous ne nous rendons pas compte de la portée qu'elle a, nous la réduisons à une lamentation, à une sortie normale et évidente que tout le monde fait et que nous aussi nous pouvons faire le dimanche soir. Alors que si l'on y regarde bien, cette phrase est l'expression du cœur qui n'est pas content, c'est l'expression de l'irréductibilité du moi qui devant l'hypothèse d'un effort, d'un malaise au travail, préférerait ne pas les avoir car notre moi est fait pour aller au travail heureux, avec le plaisir d'y aller. Mais comme certaines choses nous semblent impossibles, nous acceptons qu'elles le soient et nous ne remarquons plus le cri de notre cœur. Comme tu le dis dans

le texte de l'Introduction : « La raison de ce découragement, de ce doute, est que l'on pense que l'existence du cri du cœur, de ce désir qui résiste à tout nihilisme, va de soi ». Nous avons une idée de l'irréductibilité du moi comme si nous devions être presque des super héros alors que l'irréductibilité est précisément dans cette blessure, dans ce cri. Pourquoi est-ce si important de s'en apercevoir ? Parce que, si nous le faisons, ce serait le point même, le début de la reconquête car tu ne peux pas te contenter d'aller travailler et ne pas désirer être heureux ! Si nous ne considérons pas cette affirmation comme allant de soi, alors oui, nous commencerions à crier, sans nous contenter, en cherchant la réponse que le cœur cherche et qui pour cette raison même, ne peut pas ne pas exister ! Nous accusons souvent Dieu (ou le destin) de ne pas apporter de réponse dans les circonstances mais le problème c'est que nous ne nous mettons même pas en chemin pour la chercher ! C'est pour cette raison que réaliser la permanence du désir est la première chose à faire. Je n'avais jamais compris de cette façon ton insistance sur la persistance du désir quand tu citais Houellebecq, et je réalise maintenant que, sans passer par cette expérience, le 4^{ème} point de l'Introduction – « Un "toi" qui accueille le cri » - serait une chose accolée et qu'il serait impossible d'en saisir la valeur. Nous l'apprenons peut-être par cœur et nous le répétons très bien mais si tu ne réalises pas que ton cœur désire l'impossible comme le dit le Caligula de Camus, et que tu n'es pas capable d'obtenir l'impossible, tu ne réaliseras jamais que tu peux crier, tu ne réaliseras jamais que nous avons rencontré Quelqu'un qui a rendu possible l'impossible et te dis : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Vraiment merci pour tout et surtout pour nous permettre de faire ces découvertes.

Tu vois ? La première chose qui te surprend c'est que tu aurais répondu de façon différente en ayant considéré ce point comme évident, cette reconquête qui est déjà au cœur du moi, irréductible. C'est cela l'aide que nous nous donnons à l'école de communauté : en faisant une comparaison constante entre la façon dont nous bougeons d'habitude et des affirmations comme « vivre toujours intensément le réel » ou « Un "toi" qui accueille le cri ». Non pas que nous ne parlions pas tous des mêmes choses et que nous ne répétions pas les mêmes phrases, mais c'est comme si nous les sentions comme accolées à la vie car nous ne réalisons pas la portée d'une affirmation comme celle sur l'irréductibilité du moi qui peut nous sembler comme la suite logique d'un discours, et non pas comme quelque chose de réel qui répond à la question sur la nature de notre moi. Heureusement que l'irréductibilité – excusez le jeu de mots - est irréductible et que nous ne pouvons pas faire semblant qu'elle n'existe pas car elle ne nous permet pas de tricher. Si elle nous permettait de tricher alors oui, nous finirions vraiment dans le néant le plus néant qui soit ! Le fait que notre moi soit aussi irréductible nous fait réaliser constamment qu'il existe quelque chose en nous qui résiste à n'importe quel nihilisme.

Mais dans ce que tu as dit, il y a un autre fait que nous devons saisir. Sans t'en rendre compte, tu as dépassé cette irréductibilité. Tu dis que si tu ne comprends pas que ton cœur désire l'impossible et que tu n'es pas capable d'obtenir l'impossible, tu ne peux pas réaliser que tu peux crier, en ajoutant que tu as rencontré Quelqu'un. Tu introduis le thème de la rencontre, en passant de l'irréductibilité à la rencontre, mais tu sautes un point de l'Introduction qui empêche que la rencontre soit ressentie comme un mot accolé. C'est la raison pour laquelle tant de gens trouve ce point du parcours aussi compliqué : c'est justement de cette irréductibilité du moi que naît le cri, mais ceci, dit Giussani, est incompréhensible pour beaucoup.

Une personne qui ne pouvait pas se connecter avec nous ce soir a écrit : « Je te demande de m'expliquer mieux le point 3 de l'Introduction, en particulier cette affirmation de Giussani : "L'affirmation de l'existence de la réponse, qu'implique l'existence même de l'interrogation". Et tu dis : "Toute mystérieuse qu'elle soit, la réponse existe. Elle est impliquée par la question [...]. S'il y a le cri, il y a la réponse". J'ai du mal à comprendre cette phrase en tant que catégorie de la raison : pourquoi la réponse est-elle impliquée dans la question ? La question ne pourrait-elle pas être sans réponse ? ». Comme nous n'arrivons pas à résoudre une question comme celle-ci, nous finissons par penser que le Tu est accolé et l'étreinte du Tu comme quelque chose de sentimental (il en va de même pour la rencontre ou la compagnie). C'est pourquoi nous ne pouvons pas sauter ce passage.

La contribution poursuit : « De plus, si, comme tu l'écris, la réponse ultime est au-delà des modalités existentielles qui peuvent être expérimentées, cela signifie-t-il que je dois la chercher dans quelque chose de surnaturel qui n'existe pas dans le monde qui peut être expérimenté donc tangible [c'est-à-dire en dehors de cette irréductibilité] ? Je te le demande aussi car dans la difficulté à trouver une réponse exhaustive à mon désir de bonheur, je crois avoir supprimé la demande ». L'amie qui précédait avait ajouté une autre question à l'intervention qu'elle avait préparée et que je lis maintenant : « "La demande de signification est impliquée dans la réponse" : je fais très souvent l'expérience de l'existence du besoin comme irréductible mais que cela puisse déjà garantir l'existence de la réponse pour moi est un contresens ». Et comme nous pensons que c'est un contresens, que se passe-t-il à la fin ? Que le Tu est perçu comme accolé à la vie, que l'étreinte du Tu est perçue comme sentimentale, que nous ne comprenons pas ce que signifie vraiment « vivre toujours intensément le réel » et que nous cherchons alors ailleurs notre accomplissement, et l'instant d'après nous succombons à nos projets.

Parler de la relation question-réponse m'a fait comprendre beaucoup plus l'importance de ce qui est véritablement en jeu dans ton insistance, en ce moment historique, sur la question du désir, de la demande. Au sens où la question démontre la structure humaine et porte en elle, comme implicite, la démonstration de l'existence de la réponse. En effet, la nature illimitée de la demande dans un être limité est l'indication d'un caractère illimité qui a été posé en lui par quelque chose d'autre, quelque chose au-delà, par la réponse. Et c'est l'origine de la structure ou nature infinie de la raison. En ce sens, je comprends l'intérêt de s'arrêter sur certaines phrases de Houellebecq, non pas parce qu'elles révèlent une religiosité générique mais parce qu'elles démontrent la structure de la raison propre à l'homme et donc la référence à la réponse, car on ne peut que se demander l'origine de la demande elle-même, c'est-à-dire la raison de l'input qui la met en mouvement. Il est nécessaire d'avoir une prise de conscience continue de ce qu'est l'homme. De sa grandeur et de sa prédilection dans la création (« Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui » et que Tu penses à lui aujourd'hui ?). Le fait que Houellebecq arrive à prononcer une certaine demande, à exprimer une telle exigence, est pour moi le signe, en lui aussi, d'une grâce en action, à laquelle il répond en un certain sens à son tour à travers sa question et qui le rend pleinement homme. Je me rends compte que nous devons apprendre à comprendre vraiment les questions que nous traitons, au moins comme tension (certes, ça aussi c'est un don, mais cela nous demande d'utiliser notre attention et notre raison) afin que nos réponses ne restent pas à côté et déconnectées.

La chose que nous tenons le plus pour acquise est la plus importante de toutes comme l'ont illustré tous ceux qui sont intervenus jusqu'à maintenant : vous n'auriez pas pu dire ce que vous avez dit (percevoir l'insuffisance de la performance, saisir une éventuelle réduction sentimentale, réaliser que n'importe quelle réponse ne suffit pas), si vous n'aviez pas en vous cette irréductibilité, cette urgence qui vous fait crier. Cette urgence si retentissante, si unique qui nous laisse très souvent pantois tellement elle est énorme (comme le disait Leopardi : « Combien tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain », *Pensées, LXVIII*), est le signe le plus clair de la grandeur de l'homme. Il faut s'en rendre compte, on ne peut pas le considérer comme évident, car c'est le fait absolument le plus élémentaire – on ne peut rien dire sans l'impliquer – : cette irréductibilité, ce cri est l'illustration, la "démonstration" d'autre chose. Pourquoi ? Parce que cette structure ultime nous ne pouvons pas nous la donner, nous qui sommes tous limités. Comment est-il possible que dans la structure de notre moi il y ait quelque chose d'aussi unique si nous sommes tous limités et donc incapables de nous le donner ? Celui qui trouverait quelque chose à la hauteur de l'irréductibilité de l'homme n'aurait pas seulement découvert le vaccin du Covid-19, mais la réponse au problème de la vie ! Et pourtant, ceci passe inaperçu à côté de nous. Nous avons tous étudié – comme le disaient nos amis : des années et des années de mouvement ! - Le sens religieux, chacun peut compter combien de fois il l'a lu, mais c'est comme si ce point n'arrivait pas à passer, à devenir expérience en nous. C'est pour cette raison que, lorsque Giussani dit une phrase comme celle sur l'existence de la réponse impliquée dans la question, nous sommes décalés par rapport à ce que nous pensons. C'est pourquoi je m'étonne, d'une

part, de notre difficulté à comprendre, mais d'autre part, de manière positive, de ce qui se produit quand les gens découvrent la portée de cette affirmation dans leur propre vie, comme le disaient avant nos amies. Cela m'intéresse que le niveau existentiel de la question apparaisse, la réflexion de Giussani n'est pas une réflexion abstraite.

Lors de la dernière diaconie, tu as été vraiment pressant avec cette question : « Qu'est-ce que cela veut dire que la certitude de la réponse est impliquée dans le cri de la question ? ». J'ai été très impressionné par la ténacité avec laquelle tu nous as tous poussés à ne pas sauter les liens, à ne pas considérer nos réponses comme évidentes, même celles qui étaient justes. Le lendemain soir, j'ai rencontré deux amis. Je mets sur la table ta provocation et il s'en est suivi immédiatement un dialogue enflammé qui fait ressortir combien nous n'avons plus l'habitude – moi en premier, je l'admets – d'utiliser la raison. Par exemple, il y a ceux qui disent : « C'est impossible ! Je ne peux pas dire que la réponse est dans le cri, il faut qu'il y ait la rencontre pour que la réponse arrive ».

Vous voyez le saut, le déplacement constant ? Si nous faisons comme cela, la phrase de Giussani est impossible à comprendre.

Cette nuit-là, j'ai relu une grande partie de Le sens religieux. Je lisais ces pages comme si c'était la première fois de ma vie. Tout me surprenait et me parlait davantage, m'interrogeait. Et l'irréductibilité du moi, l'expérience de notre limite et la nécessité d'affirmer "autre chose" émergeait comme fondement de tout.

Fondement ! Voilà la question. « Ceci est le fondement de tout ». Giussani a saisi un point crucial et si nous nous en détachons, nous finissons dans le néant. Si nous sautons un élément aussi consonnant à notre nature – l'irréductibilité du moi - nous réduisons l'expérience chrétienne ou le Tu dont nous parlons.

Il était cependant nécessaire que cela devienne mien expérimentalement.

C'est toute la question, que cette phrase devienne mienne dans l'expérience. Ceux qui sont intervenus ce soir avaient raison : il faut quelqu'un m'aide pour que les choses deviennent miennes pas après pas, qu'on m'aide à comprendre dans l'expérience quotidienne ce que veut dire « vivre toujours intensément le réel ». C'est la seule façon pour que cela devienne mien, il ne suffit pas de répéter des phrases vides d'expérience comme on le disait avant.

Le jour suivant, toujours pas en paix, j'en parle à ma femme et je lui demande : « Qu'en dis-tu, la réponse est déjà dans le cri ? ». Et elle : « Mais bien sûr, mon collègue de mathématiques qui est athée mais génial me le disait aussi : "J'ai bien en tête le moment où dans ma vie, ne trouvant pas un axiome mathématique qui réponde aux questions que j'avais, j'ai dû arrêter de me les poser parce que sinon j'aurais dû affirmer l'existence d'autre chose" ». Je suis resté coi.

Vous comprenez ? Cette personne devait bloquer les questions, autrement elle aurait été obligée « d'affirmer l'existence d'autre chose ». Ce professeur de mathématiques a saisi la portée de ce que dit Giussani : la réponse est tellement impliquée dans la question que, pour le nier, il doit regarder ailleurs ! Mais quand il utilise correctement la raison, il ne peut pas ne pas percevoir « l'existence d'autre chose », c'est-à-dire la réponse, comme impliquée dans la question.

Je commence à comprendre pourquoi tu dis que tu t'exaltes face aux questions. Tu as raison. Je t'en remercie.

C'est le premier fruit d'une éducation qui naît précisément du charisme, une éducation qui peut engendrer un sujet uni. Qu'il y ait la réponse est impliqué dans le cri. Qu'elle entre dans l'histoire, c'est quelque chose de différent. Nous ne devons pas confondre les deux choses. Un ami qui a saisi la portée du point de vue existentiel de ce point dans l'Introduction m'écrit : « Que "l'existence de la réponse" soit "impliquée dans le fait même de la question" est une de ces affirmations de don Giussani qui m'ont toujours surpris et fasciné. Mais à dire la vérité, je n'en ai jamais été totalement convaincu [le fait de n'être pas totalement convaincu est justement ce qui nous met dans l'embarras, qui fait que tout se termine dans le néant], ni de façon rationnelle, ni surtout par l'expérience. Une petite brèche s'est ouverte il y a quelques semaines quand j'ai relu ton intervention dans laquelle tu expliquais (je synthétise avec mes mots à moi) : si nous n'avons que l'expérience de l'éphémère et du particulier,

comment faisons-nous pour avoir l'exigence de l'éternel et de la totalité ? [Enfin, quelqu'un se pose cette question, quelqu'un qui ne donne pas pour acquise cette irréductibilité, cette exigence de totalité !] Elle doit avoir été injectée par Celui qui est éternel et total. Mais alors – ai-je pensé – mon désir n'est pas seulement un vide ou un manque, mon désir est le signe de la présence en moi de cet Autre, c'est une étincelle de Son feu qui – dans la relation avec chaque parcelle de réalité qui elle aussi est totalement Sienné – m'appelle à Lui. C'est à partir de là que je me découvre avec le désir de connaître et de demeurer avec cet Autre, avec ce Tu [une fois qu'il l'a découvert comme étant réel car impliqué dans sa question, il ne veut rien d'autre que connaître et demeurer avec ce Tu], à la fois présent et qui me manque, mais ceci n'est-il pas l'amour ? [Quand quelqu'un est amoureux et vibre de nostalgie pour la personne aimée, celle-ci n'est-elle pas en même temps présente et manquante ? Qui pourrait nier que la nostalgie, comme je dis toujours, est signe d'un autre ?] "Fais que j'entende au matin ton amour" disait l'antienne des laudes du jeudi [on voit qu'il s'est passé quelque chose car même la façon de prier commence à être différente]. C'était l'explication de ce qui venait juste de m'arriver : comme presque toujours dans ma désormais longue vie, je m'étais réveillé ce jeudi-là avec un certain mal-être, en ayant peur de commencer la journée [combien de fois la peur s'insinue-t-elle déjà dès le premier réveil !], avec l'envie nihiliste de me replonger dans le sommeil. Mais ce matin-là, pour la première fois, j'ai commencé à me dire que tout cela n'est pas quelque chose de négatif à surmonter, mais que c'est Lui, mon Amour, qui m'appelle ». Cet ami n'est pas arrivé jusque-là à cause d'un raisonnement, mais parce qu'il a commencé à réaliser que ce désir – comme tous les autres points qui ont émergé ce soir : « irréductibilité », « demande », « vivre toujours intensément le réel » - n'est pas qu'un mot car il est devenu expérience, et alors le Tu n'est plus quelque chose d'accolé ou de sentimental. Quand une personne réalise que tout cela commence à se produire vraiment, « pour la première fois » dans sa vie c'est le signe d'un changement crucial. C'est pourquoi, mon ami, cette question me tient tellement à cœur, autrement il est impossible de reconnaître que l'on a en nous un ancrage, presque malgré nous, malgré tous nos énervements, tous nos allers-retours, tous nos débordements sentimentaux. Il y a quelque chose, de plus profond, de plus structurel en nous qui crie "Autre". Et le cri est justement le signe de la présence en moi de cet Autre, une étincelle venant de Lui qui m'appelle à Lui : « Mais, moi, je ne te manque pas ? ». Dieu ne nous envoie pas un ange pour nous le demander mais le cri du fond de nos entrailles ! C'est pour cela que j'ai été surpris par une phrase de Karen Blixen qui l'exprime de façon synthétique : « Jusqu'à ce jour [...] personne n'a vu les oiseaux migrateurs s'en aller vers des contrées chaudes qui n'existent pas, ou des rivières se frayer une route à travers les rochers pour s'écouler dans un océan introuvable. Dieu ne crée pas la nostalgie ou l'espoir, sans qu'une réalité ne réponde à cette nostalgie ou à cet espoir. La nostalgie que nous éprouvons est notre garantie. Heureux ceux qui ont le mal du pays, car ils rentrent chez eux. » (cf. Karen Blixen, *Le festin de Babette in Anecdotes du destin*, Gallimard 1961, pp. 13-14). C'est cela qui vibre en nous.

Quand une personne parcourt ainsi le chemin de la vie que se passe-t-il ?

Cette Introduction me submerge en me donnant l'impression que ma vie est relue en profondeur. J'ai toujours perçu la blessure d'un manque brûlant dans l'expérience des choses de tous les jours comme trop aigüe, au point que je n'ai jamais réussi à en profiter pleinement, et à certains moments cette insatisfaction est devenue totalement bloquante, m'immobilisant de manière pathologique, au point de me confirmer que j'avais tort de me poser ces questions.

Vous comprenez la question ?! Nous pensons carrément que nous nous trompons à cause d'un manque tellement « brûlant » que nous ressentons !

Comment peut-on regarder cette demande de plénitude sans arriver à la conclusion déçue que rien n'est à sa hauteur ? Comment regarder comme une ressource ce désir inconfortable sans que cela devienne une tristesse qui enferme mais une ressource qui ouvre au rapport avec Lui ? Parfois, il semble que, ne trouvant pas une pleine satisfaction, nous devons renvoyer la question dans une future plénitude au-delà de la vie. Le fait que le réel qui n'est jamais satisfaisant rende plus aigüe la question, semble amener à conclure qu'alors rien n'est suffisant, et donc que rien ne vaut la peine,

en perdant ainsi aussi les choses que j'ai entre les mains. Je veux pouvoir jouir de toute la beauté du réel dès maintenant, pas dans un au-delà. Même mes amis et mon mari qui sont signe de Sa présence étaient parfois presque investis de la prétention de ma part de pouvoir satisfaire mon besoin énorme d'être aimée, totalement, ici et maintenant, alors que dans toute leur humanité fragile, ils ne sont qu'un signe d'un amour énorme auquel j'aspire. Mais j'ai besoin de concret sinon j'ai l'impression de devoir imaginer la présence de Jésus qui me comble de manière abstraite.

« Imaginer la présence de Jésus qui me comble de manière abstraite ». Vous comprenez ? Non pas qu'elle n'ait pas trouvé Jésus mais c'est perçu comme étant abstrait.

Je vois que pour toi c'est réel alors que pour moi cela risque d'être une abstraction. Mais l'expérience de ces derniers mois de confinement a montré clairement que, dans le drame de la situation mondiale, je n'étais pas abandonnée : les choses existaient et pouvaient ne pas exister, tout est devenu plus précieux, mon mari avec lequel il y avait dernièrement beaucoup de mécontentement, a été une compagnie profonde du Mystère qui m'était proche, notre quatrième enfant né en pleine pandémie a été un signe clair de la gratuité de Sa grâce envers notre vie. J'ai eu quarante ans, sans fête ni amis mais chaque message reçu avait un poids nouveau qu'il n'avait jamais eu. Le travail de mon mari qui s'est arrêté a rendu évident que c'était une grâce de l'avoir avant. Comment maintenir ce regard de grâce qui, dans le relâchement de l'urgence, risque déjà de disparaître ? Comment cette période peut-elle être un point de non-retour, comment peut-elle dicter un nouveau départ ? Merci.

Merci à toi car tu as connecté ton « manque brûlant » (si aigu qu'on a l'impression de se tromper) et l'urgence de vivre maintenant sans renvoyer l'accomplissement uniquement dans l'au-delà. Parce que cela ne correspond pas à l'expérience que nous faisons puisque nous sommes faits, comme tu le dis, pour profiter maintenant, maintenant. Tu as raison : maintenant, pas uniquement dans l'au-delà mais déjà dès maintenant ! Si, d'une manière ou d'une autre, nous ne profitons pas de la réponse dès maintenant, qui nous garantit qu'elle puisse exister dans l'au-delà ? « Je veux pouvoir jouir de toute la beauté du réel dès maintenant, pas dans un au-delà » dis-tu, car tu ne veux pas renvoyer la question uniquement dans une plénitude future. Et quel est le signe que nous sommes en train de renvoyer dans le futur la réponse à la question, par exemple dans notre rapport avec les personnes ? Le signe le plus manifeste – comme tu l'as identifié avec acuité – c'est la prétention. Quand tu ne vis pas dans le présent quelque chose qui te satisfait et te comble vraiment, alors tu as une prétention envers tes amis, ton mari, tout. C'est inévitable, cela nous arrive à tous, ce n'est pas seulement ton problème. Si la question ne se résout pas, ce sera inévitable d'avoir constamment une prétention qui génère plus de désastres que ceux que nous voudrions résoudre, en nous et chez les autres, parce que l'autre, non seulement ne nous accomplit pas, mais il saisit aussi toute la prétention nous avons envers lui. À l'inverse, qu'as-tu découvert dans cette pandémie pendant le confinement ? Que l'on peut vivre d'une autre façon : quand on commence à réaliser que l'autre est la manière à travers laquelle le Mystère se fait présent – comme il se fait présent dans le cri, comme il se fait présent dans le désir, comme il se fait présent dans le nouveau-né – toute la réalité devient différente au point que tu te demandes : « Comment maintenir ce regard de grâce qui dans le relâchement de l'urgence risque déjà de disparaître ? Comment cette période peut-elle être un point de non-retour, comment peut-elle dicter un nouveau départ ? ». Beaucoup se le demandent. Ce nouveau regard que tu as perçu peut devenir un changement stable jusqu'à devenir familier, uniquement si nous y sommes introduits à travers une éducation.

La question de la première intervention de ce soir trouve maintenant la réponse complète : « Vivre toujours intensément le réel » veut dire ne pas rester à l'apparence, vivre le rapport avec son mari ou son enfant sans s'arrêter à l'apparence mais en arrivant jusqu'au Mystère auquel il renvoie, dont est signe le cri, l'irréductibilité, l'enfant nouveau-né, tout. Nous ne traitons plus alors notre mari avec une prétention car ce n'est pas lui qui peut remplir l'abîme que seul un Autre, Quelqu'un de plus grand que nous, peut combler. L'irréductibilité qui nous constitue et notre exigence de totalité ne se contentent que d'une réponse exhaustive. Autrement, ne le percevant pas comme la démonstration puissante de l'existence du Tu, « vivre toujours intensément le réel » - combien de fois l'avons-nous répété ! - demeurera une affirmation abstraite et nous parlerons du Tu de manière “dévote” et accolée

à la vie. Combien de fois au cours de ces années chacun de nous a dit : « Je suis toi qui me fais » ou bien « Pour dire “je” je dois impliquer un autre » ! Mais pourquoi le fait que j’existe doit-il impliquer un Tu qui me fait ? Pourquoi l’irréductibilité est-elle signe d’un Autre ? Pourquoi l’enfant est-il signe d’un Autre ? Pourquoi le mari est-il signe d’un Autre ? Parce que personne ne se fait de lui-même ! Tu peux donc être rassurée, mon amie qui est intervenue au début : Son étreinte n’est pas sentimentale car tu ne peux pas l’inventer, pas plus qu’il ne peut être réduit à du sentimentalisme. Tu es embrassée par le fait que tu existes. C’est pour cela que je suis allé repêcher – pour conclure – une expression de *À l’origine de la prétention chrétienne* qui nous a semblé si souvent étrange. Don Giussani dit : « La compagnie est dans le moi ». Cette présence est la seule qui peut éliminer la solitude car l’irréductibilité du cri ne trouve une réponse adéquate que dans la découverte de l’Être en tant qu’amour qui se donne continuellement lui-même en me donnant l’être. Attention à ce que dit Giussani : « Toute amitié humaine est le reflet de la structure originelle de l’être et, si on le nie, c’est au péril de sa vérité » (*À l’origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 119). Giussani conclut ce passage en disant que lorsqu’on en prend conscience, alors on prie vraiment. Nous pensons très souvent à la prière comme à une alternative à la raison et vice-versa. Giussani au contraire, dans le chapitre dix de *Le sens religieux* fait tout le parcours de la stupeur devant l’existence des choses et du moi jusqu’au Tu – voilà ce que veut dire « vivre toujours intensément le réel » - et ce n’est qu’à la fin qu’il parle de la prière. La prière n’est pas la négation de la raison mais la reconnaissance ultime de la réalité de la part d’une raison qui ayant découvert le Tu, peut se tourner vers Lui non pas comme quelque chose de pensé par lui, d’inventé, dont il s’auto-convainc, de sentimental. Il n’y aurait pas ce Tu s’il n’y avait pas moi dont la propre vie illustre qu’il est en train de me faire maintenant. « Je suis toi qui me fais ».

« C’est pourquoi le point culminant de la prière n’est pas l’extase, c’est-à-dire une conscience du fond telle qu’on y perd le sens de l’ordinaire, mais c’est plutôt voir le fond comme on voit les choses ordinaires » (*À l’origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 120).

C’est le souhait que nous échangeons pour cet été : que « voir le fond comme on voit les choses ordinaires » devienne familier.

École de communauté. Comme nous ne pouvons pas faire les vacances communautaires cette année, nous avons pensé nous accompagner en ajoutant un rendez-vous d’école de communauté au mois de juillet comme aide sur le chemin pendant cette période estivale.

La prochaine école de communauté aura lieu le mercredi 15 juillet à 21h par visioconférence comme ce soir. Elle sera sur le 2^{ème} chapitre du livre que je suis en train de terminer (l’*Introduction* que nous avons reprise correspondra au 1^{er} chapitre du livre) à partir des contenus sur lesquels j’avais commencé à réfléchir en vue des Exercices de la Fraternité que nous avons dû annuler en raison du confinement. Ce chapitre sera à disposition sur le site de CL à partir de lundi prochain, 22 juin.

Le livre qui aura pour titre ***L’éclat des yeux. Qu’est-ce qui nous arrache au néant ?*** sera publié par *Editrice Nuovo Mondo* et sera joint au *Tracce* de juillet-août. Il sera aussi disponible à la vente début juillet, au format papier (4 euros) comme au format e-book (1,99 euros). Nous avons choisi la forme d’un livre face à l’évidence reconnue que ce que nous vivons et ce que nous disons est intéressant et utile aussi pour les autres (et pas seulement pour nous comme nous le voyons actuellement avec *Le réveil de l’humain*). Avec le livre, ce sera plus facile de le faire connaître à tout le monde.

Vacances estivales. Comme nous nous le sommes dit la dernière fois, les circonstances actuelles ne nous permettent pas de proposer le geste des vacances communautaires, de la même façon que pour les autres rencontres aussi, il faut tenir compte des indications des autorités gouvernementales consistant à ne pas créer de rassemblements.

Nous nous souhaitons mutuellement que l’été puisse être également pour chacun de nous, une occasion pour faire fructifier l’expérience vécue pendant les mois de quarantaine durant lesquels nous nous sommes proposés de « vivre intensément le réel », proposition qui vaut aussi pour les prochains mois où nous aurons probablement plus de temps libre. Don Giussani parlait aux jeunes (mais son

rappel vaut pour tous, grands et petits) des vacances comme du temps de la liberté : « Les vacances sont le temps le plus noble de l'année car elles sont le moment où l'on s'engage comme on veut avec la valeur que l'on reconnaît comme prédominante dans sa vie ou bien on ne s'engage pas du tout en rien et alors [...] on est bête. Ce qui veut dire que les vacances sont une chose importante ». et il donnait deux indications précieuses pour vivre ce temps-là : « D'abord, cela implique de faire attention au choix de la compagnie et du lieu, mais il s'agit surtout de la façon dont on vit : si les vacances ne te rappellent jamais ce dont tu voudrais te souvenir le plus, si elles ne te rendent pas meilleur envers les autres mais te rendent plus instinctif, si elles ne t'apprennent pas à regarder la nature avec une intention profonde, si elles ne te font pas accomplir un sacrifice avec joie, le temps du repos n'atteint pas son but. Les vacances doivent être le plus libres possible » (L. Giussani, « Il tempo della libertà » (*Le temps de la liberté ndt*), *Tracce- Litterae communionis*, juillet-août 1997, pp. 86-87). Si nous acceptons cette proposition, je suis certain que cela pourra être un gain humain pour chacun de nous et pour ceux que nous rencontrerons.

Nous vous proposons deux livres pour l'été.

Le premier est ***Un avvenimento nella vita dell'uomo*** (*Un événement dans la vie de l'homme ndt*) de Luigi Giussani (quatrième volume de la série Bur Rizzoli qui rassemble les Exercices de la Fraternité de 1991 à 1993). Dans ce volume, don Giussani nous aide à comprendre la portée du christianisme pour la vie humaine à une époque dominée aussi, comme la nôtre, par le nihilisme. Don Giussani en avait déjà saisi de façon prophétique beaucoup de traits spécifiques, et nous montre dans ce contexte l'événement du Christ qui se propose comme nouveauté qui rejoint les hommes de notre temps à travers une rencontre humaine qui illumine et change radicalement la vie en la transformant en une expérience de positivité irréductible et, en dernière instance, de joie.

Le second livre est un roman ***La tunica*** (nouvelle édition Castelveccchi Itacalibri) (*La tunique*, J'ai Lu, Paris 1963) de l'écrivain américain Llyod C. Douglas. Le roman raconte l'histoire du tribun romain qui doit exécuter la condamnation à mort de Jésus en gagnant aux dés sa tunique. Ce fait sera pour lui une provocation. Il commencera un long voyage à la recherche des lieux et des amis fréquentés par Jésus. Son histoire s'entremêle avec l'histoire des premiers chrétiens avec lesquels débute une amitié. La foi en Jésus, hypothèse toujours rejetée auparavant, devient raisonnable dans la vie commune avec Ses amis dans un chemin humain où toutes les histoires qu'il entend et qu'il voit sont passées au crible de sa raison, raison qui fleurit dans le rapport avec ces hommes. Ce texte nous rappelle comment don Giussani décrit l'expérience que nous vivons dans le livre *L'uomo e il suo destino* (*L'homme et son destin ndt*) : « La communauté de l'Église [...] est le vêtement de cette Présence, comme le vêtement de Jésus pour les petits enfants qui étaient auprès de Lui. [...] De même, pour nous, Jésus devient sensible, devient perceptible dans la communauté ecclésiale comme si elle était le vêtement à travers lequel notre petite sœur entre en rapport avec sa présence réelle » (L. Giussani, *L'uomo e il suo destino*, Marietti, Genova 1999, pp. 38-39).

Le roman est disponible en version papier au prix de 14 euros.

La Journée de début d'année aura lieu le samedi 26 septembre après-midi, en visioconférence pour tout le monde. Il ne sera pas encore possible de faire, comme les années précédentes, un grand geste d'assemblée dans un ou plusieurs points dans chaque région. Si les normes le permettent, vous pourrez la suivre ensemble, mais seulement en petits groupes. Début septembre, nous vous communiquerons les modalités pratiques pour la connexion.

Le Meeting de Rimini aura lieu du 18 au 23 août avec des événements diffusés sur les chaînes numériques. Tout le monde peut contribuer à la construction et à la réalisation du Meeting dans une forme nouvelle en collaborant aux différents départements ou à la communication sur les réseaux sociaux. Pour cette collaboration, vous pouvez vous inscrire sur le site du Meeting avant le 30 juin.

Veni Sancte Spiritus
Bonne soirée à tous